

galerie laurent godin

# Alain SÉCHAS

## Revue de presse



FONDATION D'ENTREPRISE RICARD

CONFÉRENCES

## Alain Séchas : un peu d'idiotie et de dérision dans le monde de l'art

07/11/2019 (MIS À JOUR LE 15/11/2019 À 10:16)

L'humour irrigue l'art de Séchas, depuis toujours, même ses peintures abstraites distillent une ironie "à bruits secrets", selon l'expression de Marcel Duchamp. Elles reflètent une perplexité originelle, s'interrogent sur leur existence.



Couple à la plage, 2018, acrylique sur toile, 162 x 130 cm (photo Yann Bohac) • Crédits : Alain Séchas

Alain Séchas présente en ce moment dans l'exposition *Futur, ancien, fugitif* au Palais de Tokyo un vaste mur de dessins réalisés et postés chaque jour sur son compte Instagram, durant un an, entre 2018 et 2019. Ce sont des billets d'humour dessinés, très drôles, à la manière de cet artiste chez lequel dessin et humour vont toujours de pair. Il utilise le média *Insta*, ultra-sensible, fébrile et viral, avec le flegme habituel de son art chaud et froid, immédiat et distancé.

L'humour irrigue l'art de Séchas, depuis toujours, même ses peintures abstraites distillent une ironie "à bruits secrets", selon l'expression de Marcel Duchamp. Elles reflètent une perplexité originelle, s'interrogent sur leur existence. L'humour de Séchas réside essentiellement dans son trait synthétique, qui allie les qualités du dessin de presse, de la BD ou de la caricature. Un trait condensé et rapide, neutre et incisif. Ces types de dessin qui participent d'un langage commun intéressent l'artiste en ce qu'ils

poubelle collective (*Sac poubelle*, 2017). L'artiste creuse le banal jusqu'à l'absurde et fait saillir l'absurde de l'extrême banalité. Ses personnages ont tous le même regard ahuri : leurs yeux blancs grand ouverts semblent traversés par une réalité qui les dépasse. Un vide les habite de même qu'il hante des situations terriblement anodines.

Les peintures sont à prendre au premier degré, dit volontiers l'artiste. Lequel ? Celui de la peinture, des figures, des situations ? Tout cela à la fois. L'artiste manie avec méthode et jubilation une science des premiers degrés. En effet, le premier degré de la réalité peut sauver d'une folie ordinaire qui apparaît un peu partout : la glace qu'on mange, la promenade avec le chien, la cigarette qu'on fume, la soirée avec des amis, l'engueulade avec son mari ou avec un ami, un bouquet de fleurs. Le premier degré peut aussi rendre fou et prendre la forme de la violence brute ou du rire franc. Car chez Séchas, on tue, on se suicide au chocolat et par pendaison, froidement et drôlement.

Son univers est double, se dédouble en multiples facettes, à la fois concret et épuré, réaliste et fictionnel, figuratif et abstrait, superficiel et profond, pulsionnel et retenu. Élégant, l'art de Séchas assume pleinement la séduction inhérente de la peinture, des arts visuels, et nous tend un miroir aux alouettes dont le regard serait le gibier en fuite quelque part dans le présent...

Écouter



1 H 16

Entretiens sur l'art | Alain Séchas

Alain Séchas, artiste, ancien professeur de dessin à l'Éducation Nationale jusqu'en 1996. À partir de 1981, son travail d'artiste explore justement le dessin comme une projection à laquelle le spectateur n'échappe pas. D'un simple dessin sur papier à l'agrandissement en volumes mobiles de personnages à tête de chat, la dimension humoristique (parfois noire) et humaine est très présente dans son œuvre.

[1] Entretien avec Frédéric Bonnet, *Journal des arts*, n° 441, 2015

Légende de l'œuvre : *Couple à la plage*, 2018, acrylique sur toile, 162 x 130 cm (photo Yann Bohac)

## Notre-Dame de Paris : six mois après l'incendie, on revient sur terre

Luo La Chetelief Publié le 18/10/2018. Mis à jour le 17/10/2018 à 14h58.



Six mois jour pour jour après l'incendie de la cathédrale de Paris, le ministre de la Culture Franck Riester a enfin remis un peu d'humilité dans un débat bien mal engagé autour de ce chantier "titanesque".

L'expression serait-elle du préfet d'Ile-de-France, Michel Cadot : « *Le drame de Notre Dame est un marathon qui a commencé par un sprint.* » On s'en souvient : dans la fièvre sidération des premiers jours, chacun, quidam, architecte, conservateur, mécène, et surtout responsable politique, s'est empressé de mettre son grain de sel : « un concours pour la flèche » « d'ici cinq ans », « plus belle encore », « un milliard d'euros »... Six mois plus tard, la réalité d'une situation extrêmement complexe et d'un chantier qui s'annonce long et difficile imposent un changement de rythme. En petite foulée, sans moulinets ni gestes beavaches, le ministre de la Culture s'est lancé devant la presse...

### Un gigantesque mikado

« Non, Notre Dame n'est pas encore complètement sortie d'affaire. » En clair : Si les pigeons nord et sud, et la plupart des reboutants ont été étayés, les vitraux déposés, le mobilier et les œuvres d'art mis en sécurité, il reste des gravats à dégager sur les voûtes, lesquelles sont dans un état qui demeure inquiétant. « Pour garantir la stabilité de la nef, des tirants métalliques seront installés dans les semaines qui viennent. Ensuite, il faudra sonder chaque pierre pour savoir lesquelles ont souffert de la chaleur de l'incendie et des trombes d'eau des pompes. » Réalisme.



Autre préoccupation : l'échafaudage qui avait été installé autour de la flèche bien avant l'incendie pour des travaux de réfection [d'où serait parti l'incendie?, n'lire sans réponse] « a heureusement bien résisté aux flammes ». Sa chute aurait en effet été dévastatrice. Le périlleux démontage de ce gigantesque mikado, dont les barres ont été littéralement soudées par le feu, commencera « d'ici à la fin de l'année » et demandera « entre quatre et six mois ». Patience.

### Adieu 2024, enterré le concours de la flèche ?

« Après, et après seulement cette mise en sécurité de l'édifice [donc d'ici au printemps], il sera possible d'envisager un plan d'action et de débattre des différents partis pris possibles de restauration de Notre-Dame et de ses abords. En concertation, évidemment, avec le diocèse et la Ville de Paris, et dans le respect des responsabilités de chacun : l'architecte en chef qui préconise les travaux, la Drac qui valide et signe les autorisations, l'Établissement public qui assure la maîtrise d'ouvrage, le tout sous la tutelle de la Direction des patrimoines », liste prudemment le ministre, qui ne voudrait oublier personne, et évoque encore les Parisiens, les catholiques, les touristes, le monde entier... Ecuménisme.

— "On ne veut pas se retrouver bloqués par un calendrier qui mettrait inutilement la pression aux entreprises", Franck Riestler

En revanche, Franck Riestler ne prononcera jamais le mantra « Jeux Olympiques », instant symbolique donné par Emmanuel Macron pour que la cathédrale, « plus belle encore », soit rendue aux millions de visiteurs. À peine concédés-t-il, pour ne pas contredire le président, « la date de 2024 comme une ambition pour une restauration à bon rythme mais surtout de qualité », insistant : « On ne veut pas se retrouver bloqués par un calendrier qui mettrait inutilement la pression aux entreprises. » Quant au « concours d'architectes pour la fièche » annoncé tambour battant le surlendemain du drame par le Premier ministre, motus et bouche cousue. Il faudra une question précise d'un journaliste pour que Franck Riestler évoque à contre-cœur l'éventualité d'un « concours d'architecture » comme une piste parmi d'autres dans « le processus de consultation et de concertation de ce chantier titanesque ». Humilité.



25. novembre 2019 5 min

# Le Palais de Tokyo réunit à Paris 44 artistes actuels. Ils incarnent "Une scène française"

ETIENNE DUMONT

Quatre commissaires maison ont activé leurs réseaux. L'idée est de représenter tous les styles et l'ensemble des générations. Il y a du coup à boire et à manger.

#art.contemporain #paris



L'affiche de l'exposition, vouée jeune.

Crédits: Palais de Tokyo, Paris 2019.

En dépit du Prix Marcel Duchamp, qui y est présenté cette année jusqu'au 6 janvier (1), le Centre Pompidou

où un nouveau parti de gauche venait régulièrement pousser ses aînés à droite, le Palais de Tokyo est venu se charger de l'art vivant. Il a même pris à sa charge quelques artistes âgés, dont ne voulait apparemment plus Beaubourg. C'est ainsi là que s'est déroulée l'ultime dernière rétrospective d'un Takis octogénaire.

Aujourd'hui, l'intégralité du Palais, qui jouxte le Musée d'art moderne de la Ville de Paris, est vouée à la scène française actuelle. Ou plutôt à «une» scène, ce qui trahit des restrictions assumées. Il faut dire que la manifestation, comme le rappelait il y a quelques jours Roxana Azimi dans «Le Monde», ne partait pas sous les meilleurs auspices. Le directeur du Palais Jean de Loisy a passé fin 2018 à l'École nationale des beaux-arts, établissement problématique s'il en est (2). Il y avait quatre commissaires prévus. Ils se sont retrouvés en roue libre, activant chacun ses réseaux personnels. Ce n'était pas «spécial copinage», mais il y a tout de même un peu de cela. En plus, deux d'entre eux se trouvaient occupés par le chantier de la Biennale de Lyon, qui a ouvert ses portes en septembre, et dont les échos semblent en général mauvais. Franck Balland, Daria de Beauvais, Adélaïde Blanc et Claire Moulène ont donc dû faire diligence dans ce Far West culturel.

## "Futur, ancien, fugitif"

Le résultat s'intitule «Futur, ancien, fugitif». Un titre qui n'engage pas à grand chose. La présentation des auteurs se révèle du reste un brin pâteuse. Il s'agit de «dresser une cartographie subjective et sensible d'une communauté informelle d'artistes qui s'inscrit pleinement dans notre temps.» La notion d'actualité semblant pour le moins large, n'importe qui pouvait prétendre à une invitation dans l'immense espace du Palais de Tokyo. Il y a de fait 44 créateurs présents. Ils vont et viennent, certains réapparaissant à plusieurs endroits différents. Les commissaires ont voulu éviter les noms trop connus comme ceux de la désormais inévitable Laure Prouvost, vedette (au moins supposée) du pavillon national de l'actuelle Biennale de Venise. L'idée était aussi de mêler les générations. Voire de les réconcilier. Il existe aujourd'hui trop de lieux pour les créateurs émergents, par ailleurs doté de bourses et bardés de résidences, et bien peu pour leur aînés. Ces derniers tirent la langue la quarantaine venue. Ils se sentent, précisément, mis en quarantaine.



Le vandalisme selon Nayel Zenaiter. Photo copyright Nayel Zenaiter.

Les heureux élus se sont vus classés par genre. Ou plutôt par style, le genre étant désormais réservé au sexe. Il y a au départ les caustiques, comme la soude du même nom. Puis viennent les doubles, les conteurs, les élémentaires, les ornementalistes, les esquiveurs et les iconoclastes. Le tout en langage inclusif, bien sûr. J'avoue avoir mal perçu les césures entre les différentes catégories. Les œuvres, ou plutôt les pièces, me semblent plutôt avoir été disposées en fonction des lieux, à l'architecture problématique. Il y a ainsi d'énormes choses qui finiront sans doute recyclées ou à la benne. Ancienne de Memphis, ce qui ne rajeunit personne, Nathalie du Pasquier propose en sous-sol un gigantesque environnement coloré. Il sera à mon avis plus simple de présenter ailleurs, et sur une nouvelle étiquette, les cent dessins à l'humour décalé d'Alain Séchas...

## Une promenade

L'ensemble se visite sous forme de promenade. Une promenade où l'on ne serait dérangé par personne. Le Palais de Tokyo n'attire pas les foules, du moins de jour. Le marcheur retrouvera au passage des noms déjà vus au Mamco genevois. C'est de cas de Nina Childress, de Vidya Gastaldon ou encore d'Anita Molinero. Il lui en reste cependant beaucoup à découvrir. La fameuse «scène française» s'exporte assez mal, même si un magazine comme «Beaux-Arts» soutient toujours le contraire. Les rencontres débutent avec Pierre Joseph, qui ouvre le parcours avec 52 énormes photos représentant des mûres. Les fruits, donc. Cela permet de donner un «Mur de mûres» avec le jeu de mots que l'on devine. Il y a ensuite aussi bien de l'animation 3D que des

achetés cinq euros pièce.



L'environnement de Nathalie du Pasquier. Photo Aurélien Mole.

Que dire de plus? Une telle exposition, qui tient de l'instantané photographique (souriez, vous êtes dans la création de 2019) mélange la carpe et le lapin, la chèvre et le chou, le rat des villes et celui des champs. Il en a fallu pour tout le monde, des Parisiens pur sucre aux provinciaux, des étrangers travaillant en France aux Français œuvrant à l'étranger. Roxana Azimi note l'absence, aujourd'hui perçue comme coupable, de vrai immigrés. Mais il faut dire que le Palais de Tokyo vient de donner ce qu'il fallait pour le multiculturel avec sa méga exposition «Prince.sse.s des Villes» l'été dernier. Il demeure donc à chacun d'opérer ses choix, comme au marché ou au supermarché. Pour ma part, je retiens Corentin Grossmann et ses peintures guimauve, les tableaux figuratifs de Jean-Luc Blanc et l'aide-mémoire de Nayel Zenaiter. Ce dernier nous raconte avec intelligence en BD deux siècles de vandalisme, de la Révolution à Anish Kapoor dans le parc de Versailles. Une sélection très classique, je le confesse. Mais le reste tient souvent pour moi du pur spectacle.

(1) *Sont en lice Eric Baudelaire, Katinka Bock, Marguerite Humeau, Ida Tursic & Wilfried Mille. De gens plutôt connus.*

(2) *Jean de Loisy a été remplacé depuis par Emma Lavigne, venue de Pompidou Metz.*



## EN IMAGES. Aux Sables, Alain Séchas raconte ses tableaux

L'artiste peintre Alain Séchas expose ses œuvres au musée de l'Abbaye Sainte-Croix, aux Sables d'Olonne. L'exposition sera inaugurée samedi 9 juin et sera ouverte au public jusqu'au 23 septembre. Ce vendredi 8 juin, l'artiste était présent pour présenter ses tableaux.



Alain Séchas expose ses œuvres au musée de l'Abbaye Sainte-Croix aux Sables d'Olonne, jusqu'au 23 septembre | OUEST-FRANCE

Ouest-France

Publié le 08/06/2018 à 14h04

ABONNEZ-VOUS >

"C'est l'humour qui me parle le plus dans l'art." Dans les tableaux d'Alain Séchas, les scènes sont cocasses, souvent absurdes. L'artiste aime se moquer de nous, de notre quotidien, de nos attitudes.



Alain Séchas expose les dessins qu'il a réalisés il y a 20 ans. "Ce sont des dessins que j'ai fait sur du papier Carton, avec des feutres quatre couleurs. Sur des théâtres polâches, un peu graveleux." [OUEST-FRANCE]

### "Cette bêtise, j'aime l'illustrer dans mes tableaux"

Sur l'un des murs de son exposition, installée au musée de l'Abbaye Sainte-Croix, aux Sables d'Olonne, plusieurs tableaux illustrent des personnages sur la plage. "Tous sont debout, ils se demandent s'ils doivent rester ou partir, se disputent sur l'heure à laquelle ils doivent rentrer. Cette bêtise, j'aime l'illustrer dans mes tableaux", dévoile l'artiste. Mais jamais dans l'ironie ou dans la condescendance. "Je m'inclus complètement dans cette absurdité", assure-t-il.



"Ce personnage est plein d'absurdité. On a l'impression que son chien est plus intelligent que lui", détaille l'artiste | OUEST-FRANCE

### "Les chats ont toujours l'air éberlué"

Comme à son habitude, le dessinateur présente des personnages aux corps humains et aux têtes de chat. "Ces animaux ont toujours les yeux grands ouverts, ils ont toujours l'air éberlué et des têtes de parfaits imbéciles. Comme si le monde était toujours étonnant. Ça me fascine", confie-t-il.



"Should I go or Should I stay (dois-je rester ou dois-je partir)", expose Alain Séchas pour traduire l'absurdité de ses personnages sur la plage. | OUEST-FRANCE



L'artiste présente plusieurs oeuvres qu'il n'a jamais exposé, comme ces grands tableaux. | OUEST-FRANCE

Inauguration de l'exposition d'Alain Séchas, le samedi 9 juin, à 18 h 30. Puis visites du 10 juin au 23 septembre, de 11 h à 13 h et de 14 h à 18 h le week-end, puis de 14 h à 18 h, du mardi au vendredi. Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, rue de Verdun aux Sables-d'Olonne. Tarif : de 3 à 5 €.

# Sur l'estuaire Saint-Jean-de-Boiseau "CAPITAINE CAT" Alain Séchas

Alain Séchas s'empare de l'Histoire et du site de l'île Bikini en détournant en fontaine les trois mâts émergés de L'Antarktis. Cette fontaine est bien singulière, évoquant à la fois la scène du Christ et des deux larrons et la noyade des marins... Comme un calvaire de bord de route métamorphosé en chats crachant de l'eau.

Il n'a pas échappé à l'artiste que ce site a une histoire bien particulière : à la fin de la Seconde Guerre mondiale, avant de quitter la région nantaise, les Allemands avaient barré l'accès au port de Nantes en coulant des navires, en amont du Pellerin. Ce barrage fut détruit en 1946 et il n'en subsiste que les mâts métalliques de ce petit caboteur pétrolier, L'Antarktis. D'énormes quantités de sable ont été extraites afin de dégager les carcasses, formant des dunes et une plage fréquentées par les riverains pendant l'été. En référence au nom de l'atoll où l'armée américaine expérimentait alors la bombe atomique, ce site fût baptisé "Île Bikini".

Sculpteur et dessinateur, Alain Séchas s'est fait connaître par ses chats, un motif récurrent dans son œuvre depuis 1996. *"Ces chats endossent tous les rôles, nous les assèment sans mesure et sur tous les terrains : le sexe, l'invective, le fantasme, le rôle de l'art, l'humour noir, les comportements sociaux, le désir ou la peur de l'autre. Les travers humains constituent la base même du fonds de commerce de l'artiste. Il y puise allègrement et la matière s'avère riche, voire inépuisable. Martien du quotidien, somnambule en file indienne, super-woman sexy ou petite star en caleçon à fleurs, il nous caricature avec fluidité, l'air de rien, implacable."* (Marc Sanchez)

—  
ŒUVRE RÉALISÉE POUR ESTUAIRE 2007 GRÂCE AU SOUTIEN DE SUEZ,

PARTENAIRE OFFICIEL, AVEC L'APPUI TECHNIQUE DE DILUVIAL, PARTENAIRE SERVICES.

LYON

## Le chat boxeur d'Alain Séchas au Lycée du Parc

Samedi 24 mars à 10 et 11 heures, les élèves de classe préparatoire économique et les lycéens ayant choisi l'option "Histoire des Arts" proposent deux médiations au public autour de l'oeuvre.

Vu 396 fois | Le 23/03/2018 à 15:20 | mis à jour à 15:45 |



■ "El Pacificador" installé d'Alain Séchas dans l'atrium du Lycée du Parc dans le cadre d'un partenariat avec le Musée d'Art Contemporain de Lyon / photo DR

[préc.](#) [suiv.](#)



1 / 2

Samedi 24 mars dès 10 heures, le lycée du Parc ouvre ses portes au public pour découvrir «El Pacificador», une œuvre d'Art issue de la collection du [MAC Lyon](#) signée Alain Séchas.

A 10 et 11 heures, les Lyonnais seront guidés dans leur découverte par les élèves, qui inviteront le public à dialoguer avec cette œuvre. Cette médiation sera prolongée par une exposition dans la cour d'honneur autour d'Alain Séchas et sur le chat dans l'Antiquité égyptienne. Les élèves optionnaires d'histoire des arts inviteront le public à une présentation patrimoniale du lycée.

> **Samedi 24 mars de 10 heures à midi à l'Atrium du Lycée du Parc. Gratuit. Se munir d'une carte d'identité pour entrer. Station. Métro A arrêt Massena et Métro B arrêt Brotteaux. 1 Boulevard Anatole France, Lyon 6e**

---

# PLATÉE - ALAIN SÉCHAS



---

Œuvre d'Alain Séchas, 2005. Polyester & acrylique. 290 x 195 x 130 cm. Présentée par Chantal Crousel, Paris.

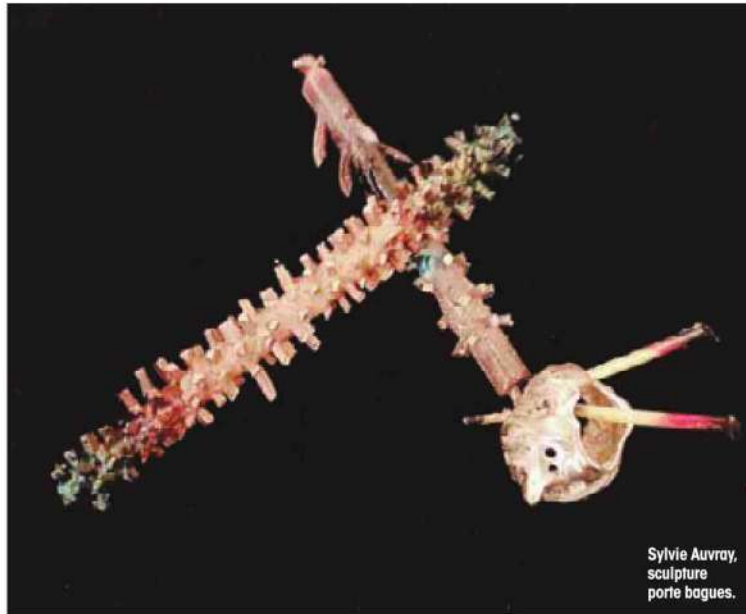
---

Alain Séchas est né en 1955 à Colombes. Il vit et travaille à Paris. Depuis le milieu des années 1990, son travail est identifié à la figure du chat, endossant, en sculpture comme en dessin, des comportements humains à l'humour corrosif. Cependant depuis quelques années, la disparition de la figure et de l'anecdote au profit d'une abstraction

acérée caractérise ses travaux. Dans la redécouverte des classiques et la reprise des thèmes éternels, celui peut-être d'un impossible passage à l'âge adulte, Platée succède à Artemis. Nouvelle incarnation d'un idéal de beauté, tout en courbes harmonieuses, la nymphe Platée trouve sa place dans la Grande Serre.



## GUIDEEXPOS

Sylvie Auvray,  
sculpture  
porte bagues.L'ART S'INVENTE AU  
FIN FOND DU XIII<sup>E</sup>

LES ARTISTES ONT RENDEZ-VOUS CHEZ **LAURENT GODIN**, DANS SON DEUXIÈME ESPACE PRÈS DU PÉRIPHÉRIQUE SUD. LOIN DU CENTRE DE PARIS, L'AIR SEMBLE PLUS LIBRE ET PROFITE À TOUS, AUX SCULPTEURS DU GRAND COMME DU TOUT PETIT.

**C**eux qui ne connaissent pas encore le tramway T3a, qui glisse en silence boulevard Masséna et avenue de France (XIII<sup>e</sup>), vont allier découverte de la ville nouvelle et de l'art le plus contemporain. Entre le charmant Paris immuable et fané d'Utrillo et le quartier en pleine métamorphose, la Galerie **Laurent Godin** a ouvert un second espace qui se prête aux expériences, antenne d'ambiance new-yorkaise près de la porte d'Ivry. Au 36 bis, rue Eugène-Oudin, dans une rue dessinée au compas, elle met ses 500 m<sup>2</sup> à la disposition des artistes qui y retrouvent une franche liberté et toutes leurs aises. L'an dernier, le sculpteur chinois Wang Du y avait campé *La Clinique du monde*, un labyrinthe métaphorique tout de voiles blancs qui découpait les étapes de la vie et de la société en onze pièces rebaptisées comme autant de services hospitaliers. Cette fois, l'expérience est « Plastique » et collective. Cinq artistes cohabitent joyeusement, les Parisiens Marc Couturier, Alain Séchas et Sylvie Auvray, l'Anversois Sven't Jolle, l'Argentine Mika Rottenberg. C'est frais en diable. On passe le seuil comme on entre dans une caverne de pirates. Le soleil est captif sur les

toiles d'Alain Séchas, qui fait exploser la couleur primaire en se servant de la silhouette esquissée de son légendaire chat anthropomorphe. Une gaieté à la Tati, un peu acide et moqueuse. L'humour peut être ravageur. Les sculptures étonnantes de l'Anversois Sven't Jolle, talent déjà exposé au Wiels de Bruxelles, qui vit et travaille à Melbourne, marient de façon inattendue la critique sociale du capitalisme et les références à l'art moderne et à ses icônes. La couleur est atone, banale comme la terre. La forme sculpturale est a priori identi-



**LAURENT GODIN 2**  
36 bis, rue  
Eugène-Oudin (XIII<sup>e</sup>).  
**TÉL.**  
01 42 71 10 66.  
**HORAIRES**  
ouvert jeu., ven., sam.  
(et sur rendez-vous)  
de 11 h à 19 h.  
**JUSQU'AU**  
22 juillet.

fiable, et puis non, plus vraiment, car elle défie les principes connus de lecture et propose par ce simple décalage de s'interroger sur l'histoire de l'art comme sur l'histoire du monde. Le tout forme un choc plastique.

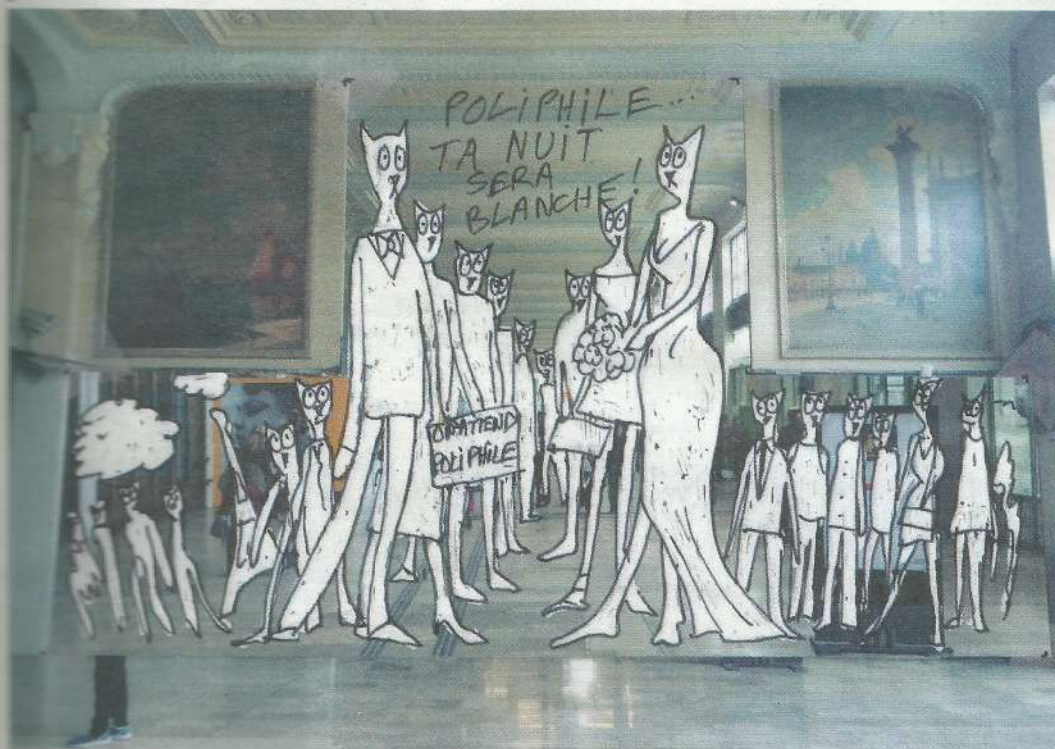
Sur une table de velours noir, de drôles de petits monstres rutilants demandent à être regardés de près. Visages gentiment grimaçants, nez de citrouille, couleurs chatoyantes de carnaval, ce sont des bagues incroyables que la jeune Sylvie Auvray conçoit en sculpteur (elle est aussi exposée parmi les grands dans « Medusa » jusqu'au 5 novembre au Musée d'art moderne de la Ville de Paris). Elles forment une paire irrésistible avec leurs supports en forme de branches, de ceps ou de brindilles, minisculptures entre *Les Désastres de la guerre* de Goya et Halloween (1 800 € chaque pièce unique). Les irisations sur le bronze sont produites à partir de peintures industrielles automobiles. Cette réinvention et de la bague et de son arbre original a quelque chose de magique. ■ **V.D.**



## Il était une fois... Nuit blanche

Pour sa 15<sup>e</sup> édition, c'est une histoire d'amour que nous raconte l'incontournable manifestation artistique. Préfigurée par 32 œuvres d'art et un roman du xv<sup>e</sup> siècle, elle invite le public à s'immerger toute la nuit dans une narration contemporaine, dont les chapitres s'égrainent tout au long de la Seine. Aperçu.

Texte : Sophie Peyrard



1. Alain Séchas : *En attendant Poliphile*, dessin préparatoire, 2016. © Alain Séchas

Pour cette Nuit blanche placée sous le signe de l'art et de l'amour, les spectateurs sont invités à suivre le parcours de Poliphile, héros d'un roman de la Renaissance italienne, *Le Songe de Poliphile*, à la recherche de la nymphe Polia qui lui est apparue en rêve. Autour de cette narrative, Jean de Loisy et l'équipe du Palais de Tokyo en charge du commissariat de l'événement ont articulé plus d'une trentaine d'œuvres entraînant les visiteurs du Paris médiéval (celui de l'île Saint-Louis, de l'île de la Cité ou du Marais) au Paris moderne (celui du front de Seine, du Palais de Tokyo) jusqu'au Paris de demain, c'est-à-dire le Grand Paris (l'île aux Cygnes ou l'île Saint-Germain).

Pour profiter pleinement de l'aventure, il est conseillé de suivre le tracé d'est en ouest, même si cela n'est pas une obligation. Depuis le 26 septembre, quelques œuvres attendent déjà l'arrivée de Poliphile, tels les chats emblématiques d'Alain Séchas postés dans la grande galerie des fresques de la gare de Lyon tandis que, sur le parvis, l'artiste Abraham Poincheval hissé sur un mat de 17 mètres guette jour et nuit la venue du héros.

Mais l'histoire commence véritablement avec l'apparition de la fameuse Polia, qui prendra mille visages dans des vidéos d'Erwin Olaf projetées sur les fenêtres de l'Hôtel de Ville. Après avoir emprunté un passage sombre qui

le mène derrière le bâtiment, le visiteur pénètre dans une forêt enchantée où les branches des arbres impriment leurs tracés sur un lac gelé dans une œuvre de Stéphane Thidet. Notre héros s'enfonce alors dans les brumes du rêve signifié par un ballet étrange, performance d'extincteurs imaginée par Géraldine Py & Roberto Verde à l'arrière du BHV Marais. Sur le pont d'Arcole, pour signifier le drame de la passion que vit Poliphile, c'est un atelier des cœurs brisés qui a été mis en place par Estelle Delesalle & Jean-Marc Ferrari : des bûcherons débitent des cœurs dans des troncs d'arbres avant de les percer, scier ou brûler. Chacun est invité à prendre un fragment de cœur qu'il pourra réparer dans un second atelier à la fin du parcours, passerelle Debilly.

Au Tribunal de Commerce, Polia prend les traits de Catherine Deneuve présentée dans un triptyque de Karim Zeriahen. Un peu plus loin, en traversant le pont qui le mène vers l'île de la Cité, le visiteur fait face à une gigantesque trompe-l'œil dont l'artiste Pierre Delavie a le secret. L'eau de la Seine débordant des quais baigne les ogives de la Conciergerie comme un mirage dont serait victime le héros en plein délire amoureux. Au Théâtre du Châtelet, Poliphile devient le héros d'un jeu vidéo créé par Nicolas Buffe. Le visiteur est invité à prendre les commandes afin de guider le personnage à travers les épreuves qui l'attendent dans un décor emprunté à la Renaissance et aux mangas. Poliphile continue son aventure jusqu'à la Place Dauphine où Mel O'Callaghan propose des travaux insurmontables à des performeurs qui doivent soulever des poids, permettant peut-être à notre amoureux de rejoindre Polia. L'un des moments forts de cette Nuit blanche sera sans aucun doute l'installation d'Anish Kapoor à la pointe de l'île de la Cité. C'est un vortex sculpté dans l'eau, un tourbillon hypnotisant à sept mètres au-dessous du niveau de la ville, qu'offre la superstar anglaise. Autre grand nom de l'art contemporain, Matthew Barney projetera sur la façade de la Monnaie de Paris, *Drawing Restraint 15* qui retrace le voyage transatlantique en solitaire de l'artiste américain.

Devant l'École des beaux-arts, Davide Balula délivre des mots à Poliphile qui lui permettront d'aller plus loin dans sa quête. Du haut d'un balcon, un homme adresse un discours amoureux enflammé au public en crachant du feu. Sur le pont des Arts, Olivier Beer fait de son côté parler les nymphes et éclaire le monde sous-marin en proposant une captation sonore du fleuve mixée en direct. Sur les berges, au

2. Erwin Olaf : *Triptyque*, 2016. Courtesy de l'artiste

alain séchas 19-2-2016

<< Précédent

Suivant >>



Aujourd'hui revenu à son médium de base, la peinture à l'huile, Alain Séchas bénéficie d'un coup de projecteur sur son œuvre protéiforme (sculptures, néons, installations in situ...) avec l'accrochage d'une sélection d'œuvres dans les collections contemporaines du Musée d'Art Moderne de la ville de Paris. Il reste fidèle à « ses » chats, mais dans la nouvelle série, les traits ne sont plus aussi nets qu'auparavant, la figure se dissout aussi dans l'environnement pictural.



## Alain Séchas

Les Somnambules

ARTS PLASTIQUES & PERFORMANCE

### DATES ET LIEUX

Chapelle Saint-Louis de la  
Salpêtrière

17ème



PRÉSENTATION GÉNÉRIQUE BIOGRAPHIES

« Des chats et des martiens, il y en a partout, c'est pour ça que je les dessine, pour qu'on s'en souvienne encore plus, pour se dire qu'on ne pourra jamais tirer un trait dessus, même double. Contre tous les Big Brothers de la planète ! Yeah ! »

« Je suis moraliste. Pour moi, art égale responsabilité »

Alain Séchas

Le premier chat rencontré par Alain Séchas est sans doute celui qui logeait dans son nom comme celui de Lewis Carol au fond de sa tête. Dans ce voisinage domestique réside peut-être l'une des raisons de cette troublante humanité et de cette immédiate présence qui vient à l'esprit du visiteur, lorsqu'il rencontre l'animal anthropomorphe dessiné par l'artiste.

Depuis 1996, date à laquelle ils sont apparus dans son œuvre, toujours sur papier avant d'être moulés ou sculptés dans le polystyrène, les chats de Séchas prennent la parole pour interpréter les comportements sociaux, les angoisses, les désirs et les tares d'une humanité qui, à l'occasion, emprunte aussi sa tête ou son corps à des martiens, des serpents, des vaches, des araignées ou des hommes à tête d'homme.

Si le dessin reste pour Séchas le médium premier d'une démarche qui vise à saisir et redonner le réel et sa pensée dans l'instantanéité de ses mouvements, la sculpture, le film d'animation ou le tableau de néons sont également utilisés. La diversité des moyens ne doit cependant pas masquer la constance du but recherché : un saisissement qui n'exclut pas une certaine violence et puisse interroger chacun sur sa capacité à voir.

Si les dessins et les installations de Séchas empruntent souvent la forme et le mécanisme du gag, l'humour qui s'y déploie est assurément grinçant. Qu'on songe pour s'en convaincre à ce dessin où des visiteurs de musée s'exclament « génial » face au pendu qu'ils viennent de découvrir dans l'une des salles. Le philosophe Adorno écrivait : « Les traits habilement absurdes ou idiots des œuvres d'arts radicales d'aujourd'hui, qui agacent tant les esprits positifs, sont moins une régression à un stade infantile qu'un procès comique qu'elles font au comique ». Ce retournement en dernière instance de l'humour, qui dénonce la complicité que le rire entretient avec son objet est l'une des clés du travail d'Alain Séchas.

L'installation qu'il réalise pour la Salpêtrière met en scène trois chats endormis se poursuivant sans jamais parvenir à se rejoindre. Un rêve éveillé né dans un lit à baldaquin monumental, cousin de hasard de celui réalisé par le Bernin à St-Pierre-au-Vatican.

# The Gaze of a Parisienne

magazine culture d'une parisienne

## Alain Séchas

Florence Briat-Soulié / 13 mai 2016



Alain Séchas dans son atelier

©TheGazeofaParisienne

[ENGLISH VERSION \(click here\)](#)

Mais qui êtes vous Alain Séchas ? C'est la question que je me pose en allant à votre rencontre dans votre atelier ce matin là.

Avec vos personnages sortis d'on ne sait où, vos histoires saugrenues, vos chats et autres animaux bizarres, abstractions, constructions sculptures que vous appelez dessins en volume ...

Quelques jours auparavant, lors d'une visite au Musée d'Art Moderne, je n'ai pu résister à votre [Coup de vent](#) ( Musée d'Art Moderne de Paris, du 12 février au 12 juin 2016)



Alain Séchas  
« Le chat écrivain » 1996  
Musée d'art moderne ville de Paris  
©TheGazeofaParisienne

J'arrive dans la salle d'exposition et une première sculpture semble paisiblement nous attendre. Il s'agit du « chat écrivain » de 1996, acquis par le MAM, le premier d'une longue série ! Un chat très réaliste écrivant une lettre à sa chère soeur. Ce dernier est entouré de grandes toiles où cette fois-ci, les chats prennent des allures humaines en maillot de bain, tous entourent cette toile abstraite aux couleurs acidulées. ... trois situations différentes, la boucle est bouclée

Mais « coup de vent » de quoi ? aux idées reçues ? Humour grinçant ? ou simplement les réflexions de l'artiste ou tout à la fois ?

J'aimerais bien saisir ce qu'il vous passe par la tête quand vous dessinez ces grands chats élancés aux lignes verticales.

Vous passez de l'abstraction à la figuration et vice versa sans complexe , vous allez là où l'inspiration vous porte.

La pureté d'un coup de pinceau vous entraîne dans cette forme d'abstraction et cette toile qui est exposée en est l'aboutissement, contenant votre propre histoire et fait partie, aujourd'hui, des collections du musée.



Alain Séchas  
« Untitled 49 » 2012  
Huile sur toile  
235 X170

“ *« J'ai voulu effacer pour un temps mes histoires, mes chats trop humains, la plupart en volume ou en dessin. Ceci pour peindre des tableaux, juste des tableaux, mais voici que ces grands gestes noirs verticaux, faits d'un coup, appellent un autre espace, un horizon »* Alain Séchas

Naturellement, vous vous dirigez vers la complexité d'une œuvre et élaborez des techniques invraisemblables avec des artisans électromécaniciens; ce sera une araignée en liberté dans un musée, l'aventure Jurassic Parc, des fantômes au MamCo. A chaque fois, vous vous appropriez le lieu et vous concevez une œuvre qui utilise toutes ses possibilités, vous créez une histoire à laquelle le visiteur participe en vivant une expérience, vous jouez avec les techniques.

Avec audace, vous prenez possession du prestigieux château de Versailles. Vous placez dans un des appartements de Madame Victoire et Madame Adélaïde, un chat en caleçon à motif de fleur de lys, royalement installé sur un canapé et fumant une cigarette !

Vous rendez hommage à ce pharmacien, Emile Coué, connu pour sa célèbre méthode. Reprenant cette idée, vous enregistrez votre voix « Je vais de mieux en mieux » de l'extrême grave à l'extrême aigu, sur une spirale qui tourne de plus en plus vite, à mesure que la voix monte dans les aigus: on voit ce qu'on entend !

On vous propose une exposition au Musée Bourdelle, vous dites « Je veux casser un Bourdelle, qu'à cela ne tienne ! Ce sera l'exposition le « *Rêve brisé* ». Vous mettez à terre dans un premier temps, puis redressez « *le centaure mourant* » de Bourdelle datant de 1911, celui que le sculpteur considérait comme son autoportrait.



Musée d'art Moderne de la ville de Paris

Pour cette réalisation vous allez rechercher à la fonderie Coubertin (là où la Porte de l'Enfer de Rodin a été fondue) les moules en plâtre qui ne servent plus depuis 20 ans. Vous réunissez les soixante dix pièces en silicone en très mauvais état, les restaurez et fabriquez une coque suffisamment légère dans laquelle vous incrustez un mécanisme élaboré par une équipe de techniciens. Le résultat est fascinant: devant le spectateur cette grande sculpture de plus de 3m s'écroule pour ensuite se relever. (visible actuellement à la propriété Caillebotte à Yerres pour la [Biennale de sculpture](#) du 9 avril au 10 juillet 2016)

Pour vous je prends la direction de Yerres, propriété Caillebotte, où j'assiste à ce tour de force, je regarde plusieurs fois ce géant s'écrouler devant moi et se redresser sous l'oeil du *Grand guerrier* de Bourdelle.

Au départ vous étiez un jeune prof d'art plastique à Amiens. Vous réalisiez dans les idées que vous donniez aux élèves, votre propre désir de créer.



Musée d'art moderne de la ville de Paris

Et ainsi démarre votre carrière d'artiste en ayant pris soin de tuer un professeur et d'imaginer un cours de suicide avec *Professeur suicide*, 40 ballons crèvent de façon différente, chacun choisit sa méthode, très sombre très sinistre, vous me précisez bien cependant que ce n'est pas forcément de vous dont il s'agit !

Votre vie d'artiste est un grand chantier où vous décrivez, à travers tous ces personnages, notre vie. Une sorte de répertoire de situations interprétées par vos créations, l'araignée n'est autre qu'une représentation de la bourgeoisie, à travers les chats nous nous voyons et ainsi de suite...

A chaque fois, vous nous surprenez par vos inventions, lors d'une exposition « Jurassic Porc II » au palais de Tokyo les spectateurs éclairent à la lampe torche les œuvres et croisent un cochon volant !



- “ *« J'aime beaucoup l'idée que l'artiste soit un peu comme un magicien qui trouve une petite ruse »*  
Alain Séchas



Alain Séchas

Vous m'expliquez que tout part de l'idée d'un dessin, à chaque nouvelle exposition un type de dessin in-situ.

- “ *« Pour moi au dessin j'associe le mot urgence, c'est une flèche qui va très rapidement à notre œil »* Alain Séchas

Le graphisme des scènes de plages vous plait avec ces lignes d'horizon perpendiculaires à ces grandes figures allongées, les chats. Vous les représentez colorés ou parfois monochromes avec l'utilisation de ce bleu noir indigo qui donne un effet photographique.

Votre univers artistique montre une grande sensibilité. Comme le buvard, vous transposez, non sans un grain d'humour et de délicatesse à travers vos personnages, la société dans laquelle nous vivons avec ses sentiments contradictoires. Vous êtes vraiment un magicien de l'art et avis aux amateurs : laissez vous transporter dans cet imaginaire de l'artiste Alain Séchas ...

- “ *« J'aime bien cette part de ridicule de l'artiste car ma victime principale c'est l'artiste lui-même, la possibilité de critiquer l'artiste, la place, le pouvoir qu'il s'arroge, avoir de la distance, tout est lié on ne peut pas se reculer »* Alain Séchas

## le dess(e)in d'ALAIN SÉCHAS

### the Drawings and Designs

Jean-Marc Huitorel

Déjà, ses premières œuvres (années 1980-1990) relevaient plus de dessins en volumes que de sculptures. Depuis, Alain Séchas ne cesse d'approfondir le trait – noir ou blanc, droit ou brisé, abstrait ou plastique (telle l'emblématique série des Chats) – jusqu'à l'épuisement d'une tension qui donne sens, structure et plasticité aux œuvres sur toile. Exposition d'un ensemble d'œuvres sur papier sur le stand de la galerie Laurent Godin.

■ Dans la liste des rubriques qui structurent le site Internet d'Alain Séchas, point d'entrée Dessins, mais Œuvres sur papiers, où la peinture occupe une large place. Et pourtant, s'il fallait résumer en un mot le travail de Séchas et l'œuvre qui en résulte, rien de mieux que « dessin », ce dessin invisible et omniprésent. Dans le réel, dit l'artiste, il n'existe pas, sinon incarné dans des formes qui l'outrepassent; c'est une utopie. Les lieux du dessin, en effet, n'existent qu'au sein des représentations symboliques, en tant que convention. C'est à ce titre qu'il se trouve non seulement au cœur des images que Séchas crée, mais dans sa pratique même, dans l'esprit et dans la méthode qui leur président. Et c'est à travers cet espace toujours mouvant et insaisissable qu'il convient ici de l'aborder. Deux exemples suffiront à situer les termes de la question.

Le premier concerne la sculpture, par laquelle on a très tôt qualifié son travail – *Étagères* (1983), *le Mannequin* (1985), *les Chromes* (1988), *la Pieuvre* (1990), *Professeur Suicide* (1995) – avant que ne surgisse la figure emblématique du chat. Mais pour Séchas, il s'agit moins de sculptures que de dessins en volume. Et ce n'est pas le *Chat écrivain* (le premier de tous, 1996), visible dans l'exposition du musée d'art moderne de la Ville de Paris (1), qui ébranlera cette thèse. C'est dans la ligne brisée (comme s'il avait posé la chaise Panton sur la chaise Van Gogh d'Habitat) que s'inscrit le chat, arimé au dessin soigneux des lettres de la missive qu'il adresse à sa bœuf, face au portrait furieusement graphique de leur père qu'il vient de peindre. Pas une « sculpture » de Séchas qui ne formalise le surgissement nerveux d'un trait par lequel, sans exception, le monde lui explose à la figure. Et c'est





quand il eut poussé les sculptures électromécaniques jusqu'à l'extrême conséquence d'un dessin en mouvement que l'artiste a renoncé au volume (et provisoirement aux chats) pour se concentrer sur la surface, pour épouser la cause du tableau. Dans cette salle du musée d'art moderne sont accrochées des peintures, autour de celle, d'apparence abstraite, que le musée possède (*Untitled 49*, 2012). Entre le premier chat et les fantômes de ces figures exténuées qui occupent les tableaux récents, le trait impératif est davantage qu'un simple lien, il constitue le fond constant du propos et de sa traduction plastique. Les néons forment quant à eux le second exemple de l'exercice détourné d'un dessin dont Séchas inverse le rapport classique du noir sur blanc. C'est en effet le blanc, parfois la couleur, qui se dessine en séquences lumineuses sur le fond noir du support, doublant ainsi la fulgurance du trait par lequel il saisit les soubresauts de ce monde exacerbé : *Le Chat boxeur* (1998), *Bébé* (2006).

## TENSION

Certes, le dessin – dans son acception classique – occupe une place majeure dans l'œuvre d'Alain Séchas, de ceux de *Araignée* à ceux de *Jurassic Park* (2001-05), en passant par l'album *Café noir* (2003), les innombrables formats papier ou les sérigraphies. Certes, on n'a pas manqué d'en assimiler certains au dessin de presse tant l'humour (souvent noir), le délié et l'imperlinence des sujets y poussaient. Et cependant, c'est toujours sur la structure du tableau que Séchas s'appuie pour établir une tension qu'il pousse aux limites de la rupture. Comme toujours, c'est sur le surissement du dessin qu'il compte pour saisir ses peintures, fussent-elles les plus immobiles, les plus tenues par la rigoureuse ordonnance des surfaces colorées. Dans l'exposition que lui consacra la galerie Laurent Godin à l'automne dernier (2), une salle était occupée par l'ensemble intitulé *les Bleus*, en référence à la dominante chromatique de ces huiles sur papier de 2013. On y voit des personnages (chiens ou chats, qu'importe) comme suspendus au cœur de rien, même pas rêveurs, témoins d'un monde qui attend, sur l'extrême bord (et pas seulement de la mer). Dessins ? Peintures ? Et pourquoi pas sculptures plates ? Des contours de souvenirs, confus, communs : les nôtres. ■

(1) Alain Séchas, *Coup de vent*, accrochage dans les collections permanentes, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 12 février - 2 septembre 2016.

(2) Galerie Laurent Godin, Paris, 5 sept. - 17 oct. 2015.

Jean-Marc Huotorel est critique d'art et commissaire d'exposition. Il vit à Rennes.

Even his early work, back in the 1980s, was more like three-dimensional drawing than sculpture. Since then Alain Séchas's line—whether black or white, straight or broken, abstract or figurative (see the emblematic cats)—has dug deeper and deeper, driven by a tension that gives meaning, structure and form to his work on paper. An set of works on paper is on show at the Laurent Godin booth.

In the list of works by category into which Alain Séchas's website is organized, there is no access point called Drawings, just Works on Paper, which are, in fact, mainly paintings. And yet if one had to give a one-word description of his practice, the best choice would be "drawing." It is both invisible and omnipresent. He says drawing does not exist in the real world except insofar as it is embodied in forms that surpass it, in a utopia. Drawing, in fact, exists only within symbolic representations, as a convention. It is in this sense that drawing is at the heart not only of the pictures he makes but of his practice itself, the spirit that presides over his works and the method through which they are made. We should begin our examination with this constantly moving and elusive space. Two examples will be enough to set the terms of the question.

## SURFACE

The first concerns sculpture, the label applied to his work from very early on—*Étagères* (1983), *Le Mannequin* (1985), *Les Chromes* (1988), *La Pierre* (1990) and *Professeur Suicide* (1995)—before the emblematic figure of the cat made its appearance. But for Séchas, these were not so much sculptures as three-dimensional drawings. The first of these, *Le Chat écrivain* (1996), now on view at the Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris,(1) was no exception to this rule. It was in this broken lineage (as if he had put a Panton chair on top of a Habitat Van Gogh chair) that this cat was inscribed, leaning over the carefully drawn letter he is writing to his sister as he faces the furiously graphic portrait of their father he has just painted. There is not a single Séchas sculpture in which we do not witness the eruption of a fractious line that makes the world blow up in its face every time. It was not until he pushed his animated sculptures to the extreme limit of moving drawings that he stopped working in three dimensions (and provisionally put cats aside) to concentrate on surface and take up the cause of painting. In one room in this exhibition we see several paintings hung around one seemingly abstract canvas from the museum's holdings (*Untitled 49*, 2012). Between the first cat and

the exhausted, ghostly figures populating his recent paintings, the imperative line is more than a simple connector. It is the constant basis of his thinking and its materialization. Séchas's neon lights constitute the second example of how his perverse practice of drawing reverses the classical relationship of black on white. White and colored bulbs blink sequentially against the black background, their flashing giving all the more power to the line through which he captures the spasms of this exacerbated world in *Le Chat boxeur* (1998) and *Bébé* (2006).

## TENSION

It is true that drawing, in the classical sense of the term, occupies a major place in Séchas's work, from *Araignée* to the *Jurassic Park* (2001-05) cycle, including the album *Café noir* (2003) and his innumerable works on paper formats and silkscreens. It is also true that they have often been compared to cartoons because of their humor (often black), cheekiness and liberties. But Séchas always makes use of the structure of painting to create a tension that he pushes to the breaking point, because at the same time he always relies on drawing to drive his paintings, even the most static, the most tightly held by the rigorous organization of their colored surfaces.

In his show at the Laurent Godin gallery last autumn, one room was devoted to his *Bleus*, the title referring to the main hue of these oils on paper made in 2013. The characters (whether dogs or cats) seem suspended in a void, not even dreaming, testament to the world that awaits them on the far shore. Drawings? Paintings? Why not flat sculptures? The contours of our own confused and common memories. ■

Translation, L-S Torgoff

(1) Alain Séchas, *Coup de vent*, hanging of works from the permanent collection, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, February 12-September 2, 2016.

(2) Galerie Laurent Godin, Paris, September 5-October 17, 2015.

Jean-Marc Huotorel is an art critic and curator. He lives in Rennes.

## Alain Séchas

Né en/born 1955 à/in Colombes

Vit et travaille à/lives in Paris

Expositions récentes/Recent shows:

2012 Galerie Chantal Crousel, Paris

*Sans cravate et sans pantalon, une proposition d'Alain Séchas*, musée des beaux-arts de Nantes et Palais de Tokyo, Paris

2015 Galerie Laurent Godin ; Untitled Art fair Miami

Page de gauche/page left: « Petit chien et palmiers », 2015. Huile sur carton, 120 x 80 cm.

(Court. de l'artiste). "Little Dog and Palm Trees."

## FRANCE

ARTS PLASTIQUES | FRANCE | CULTURE

### Alain Séchas: «Mes nouveaux chats fantômes»

Par Siegfried Forster ([auteur/siegfried-forster/](#))

Publié le 12-02-2016 • Modifié le 13-02-2016 à 11:39



L'artiste plasticien français Alain Séchas devant son tableau « Ciel rouge » (2015) dans l'exposition « Alain Séchas, Coup de vent » au Musée d'art moderne de la ville de Paris.

Siegfried Forster / RFI

Ses chats tendres, maladroits, sidérés, peuplent les esprits et les espaces. Dans un nouvel accrochage au Musée d'art moderne de la ville de Paris, le peintre français Alain Séchas, né en 1955 à Colombes, présente à partir de ce vendredi 12 février ses « nouveaux » chats. Pour « Coup de vent », il délaisse le dessin et la sculpture pour faire entrer ses personnages à têtes de chat dans la peinture à l'huile, abstraite et figurative, mais toujours à la fois directe et émouvante. Entretien.

**RFI :** L'exposition s'appelle *Alain Séchas, coup de vent*. Est-ce votre caractère qui a inspiré le titre ?

**Alain Séchas :** Il faut l'entendre dans un sens propre, météorologique. *Coup de vent*, c'est quelque chose qu'on ressent intensément, désagréablement ou agréablement. Mes nouveaux tableaux sont des scènes marines, sur la plage, où, parfois, on se lève brutalement, parce que le vent se lève, il fait froid. Voilà, il faut prendre le titre au premier degré.

**Dans votre sculpture-tableau, le *Chat-Ecrivain* écrit à sa sœur : « Je suis dans un état d'extrême exaltation ». Aujourd'hui, en présentant vos « nouveaux » chats, êtes-vous dans le même état ?**

Tout à fait. Je pense que l'exaltation est une des qualités ou un des défauts, une des caractéristiques de l'artiste. Ça lui permet de garder la tête au-dessus de l'eau, malgré la noirceur du monde et ses difficultés. L'excitation et le désir sont les caractéristiques de l'artiste.

**En 1996, avec le *Chat-Ecrivain*, il s'agissait d'une quête de reconnaissance d'un jeune artiste auprès de son père et d'interroger le rôle de l'artiste. Aujourd'hui, vos nouveaux chats, que cherchent-ils ?**

À l'époque, il s'agissait d'un jeune chat, pas encore tout à fait humain, qui reste très animal, prêt à bondir. Il y avait ce jeu de faire entrer le spectateur de façon très indirecte et indiscreète. Mes « nouveaux » chats ne sont plus du tout les chats d'il y a vingt ans. Ils sont devenus des fantômes. Ce sont des personnages qui se réduisent, parfois même ils se délitent : avec des traits noirs. Ils se désagrègent. L'aspect immédiat du dessin d'humour doit entrer dans le tableau. Le spectateur est obligé de prendre en charge un Nouveau Monde.

**On vit dans un monde secoué par des attentats, des jihadistes, des réfugiés, des alertes à la bombe... et vous présentez des chats à la plage, à la piscine ou à La Grande Roue. Le message est-ce de s'amuser quand même ?**

Je ne pense pas que cela soit une roue où l'on a vraiment envie de monter ou de s'amuser avec ces nouveaux chats. Ils sont dans un état d'attente, de stupéfaction. C'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur, cette idée de fascination et stupéfaction. Je veux que le spectateur lui-même s'arrête et soit piégé. Par exemple, quand il regarde au-dessus de l'épaule du chat. Ou dans *Untitled 49 (2012)*, un tableau non figuratif où la figure a disparu, le spectateur se demande comment il a été fait, comment ce trait immédiat, sans signification, a été tracé, inscrit dans un jeu de dégradés, de couleurs. Dans une œuvre d'art, on est fasciné par le sens et par la forme.



L'artiste plasticien français Alain Séchas à côté de sa sculpture « Chat-Ecrivain » (1996) dans l'exposition « Alain Séchas, Coup de vent » au Musée d'art moderne de la ville de Paris.

Siegfried Forster / RFI

La misère du monde, ce n'est pas du tout mon sujet, ce n'est pas du tout ma violence. Ma violence est la violence de voir. Il n'y a pas de message. Il n'y a aucune chose à l'intérieur du tableau. Tout est à la surface. Si on entre, c'est un leurre, une illusion : la plage, l'attente, peut-être il y a un drame qui se noue... Je n'ai pas besoin de dire plus.

**Exposer ses œuvres, que signifie-t-il pour vous ?**

Pour moi, la peinture, il y a un rapport à l'art presque photographique. C'est le moment d'aveuglement. Le moment où l'on prend la photo, est justement le moment où ne l'on voit rien. Il y a le rideau qui se ferme. Il y a un peu de cela dans la peinture. C'est un moment très puissant de rien, de non-connaissance. Ensuite, le temps de l'exposition, c'est un autre temps. Comme son nom l'indique, c'est une exposition : la lumière, on expose, on montre en lumière. Dans l'exposition, j'ai essayé de régler la lumière de façon d'unifier tout cela. L'air de rien, j'ai fait des tableaux qui ont des couleurs qui semblent être les mêmes couleurs que les pièces d'il y a vingt ans. Et cela unifie tout.

Vous êtes passé par l'abstraction pour revenir à la figuration et aux chats. *Untitled 49* se trouve à côté du *Chat-Ecrivain*. Du coup, le trait très noir au milieu du tableau abstrait fait penser au museau noir du chat. Chez vous, même dans l'abstraction, y a-t-il du « chat » ?

Disons, il y a de la figure. Tant mieux s'il y a le museau du chat. Le chat est tellement ridicule, commun et profond. Dans tous les gestes, il y a une figure humaine. Les chats sur la plage sont la plupart du temps debout et de pied en cap, ils utilisent toute la hauteur du tableau, un peu comme le trait utilise toute la hauteur du tableau.

La verticalité est aussi très présente dans vos tableaux abstraits et même dans vos sculptures, comme *Le Mannequin* (1985) où un homme plonge, la tête la première, dans une cuvette bleue en plastique.

C'est la présence de l'homme debout, la présence humaine, dans son inconfort d'être debout, dressé. Pour cela j'ai fait les têtes de chat, pour ne pas s'encombrer de ce pathos, de cette force du visage qui est beaucoup plus qu'une partie du corps humain. Les têtes de chat viennent de ça : il y a à la fois un effet drolatique et un effet de substitution permettant d'universaliser les postures. Ce sont les postures du corps humain qui m'intéressent. Je peux faire un tableau juste en déhanchant un chat ou une chatte. Avec cela le sens changera. Ça me suffit.

L'exposition montre vers où votre chat vous a emmené, mais d'où vient l'idée de votre art félin ? De la célèbre série américaine *Tom et Jerry* inventée dans les années 1940 ? Des *Aristochats*, créés par Disney en 1971 ? Du fameux chat de Philippe Geluck, mis au monde en 1983 ?

Mon chat vient de l'Égypte, des frises à chat, de Jean-Jacques Grandville, le grand dessinateur français de la fin du 19e siècle, de tous ces éléments graphiques qui nous agrippent et qui nous forcent à regarder.



► [Alain Séchas, Coup de vent](http://www.mam.paris.fr/fr/expositions/exposition-alain-sechas-coup-de-vent) (<http://www.mam.paris.fr/fr/expositions/exposition-alain-sechas-coup-de-vent>), exposition au Musée d'art moderne de la ville de Paris, du 11 février au 2 septembre.

## Mac/Val, l'art de conquérir un public

22.10.2013

Depuis dix ans, l'art contemporain coule des jours paisibles au Mac/Val (Musée d'Art contemporain du Val-de-Marne), à Vitry-sur-Seine. Sans aucun scandale à la Jeff Koons ou à la Anish Kapoor à signaler. En 2000, le projet de faire exister un tel lieu en proche périphérie parisienne apparaissait comme une gageure. Pourtant, le Mac/Val a su s'installer dans le paysage urbain et culturel du département, commençant même à rayonner doucement au-delà de ses frontières. La recette ? Nous sommes allés la chercher là-bas.



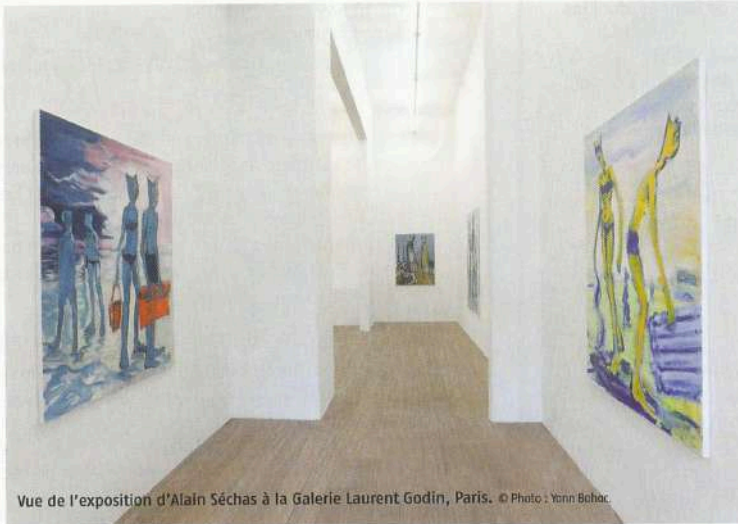
Chat d'Alain Séchas, dans les jardins du Mac Val •

# « Je crois essentielle la projection humaine dans une œuvre d'art »

À la Galerie Laurent Godin, à Paris, Alain Séchas poursuit son exploration du médium pictural avec deux ensembles de tableaux marqués par un retour de la figure du chat.

**La peinture est depuis quelques années prédominante dans votre travail. Ressentez-vous une lassitude face à la sculpture ?**

Il y a une date assez précise de ce basculement qui est celle d'une exposition au Musée Bourdelle [à Paris en 2008]. C'était une carte blanche pour occuper le musée. Je m'en suis servi pour orchestrer au sens propre, théâtraliser, quelques passages qui n'étaient pas totalement inconnus pour moi puisque, à mes débuts, j'avais fait pas mal de dessins et de recouvrements, du papier jusqu'à de grandes toiles. Ces dessins avaient déjà un air de famille avec des choses que l'on a revues vingt ans après. Il ne s'agit donc pas d'un monde brutalement apparu. Il y a eu, dans ce passage, peut-être une sorte de lassitude d'un certain type d'écriture, d'une certaine reconnaissance du travail, d'une certaine construction de l'exposition. Et effectivement il y a eu le désir d'abandonner l'aspect volume et installation pour utiliser le médium pictural. La façon de produire avec des entreprises ou



Vue de l'exposition d'Alain Séchas à la Galerie Laurent Godin, Paris. © Photo : Yann Bohac.

des artisans, des assistants, m'a un peu lassé et donné envie de retrouver tout simplement l'échelle un et le plaisir physique de faire moi-même les choses.

**Alors que vos installations ont toujours été peuplées de figures, votre peinture est alors devenue abstraite. Pourquoi ce décalage ?**  
À un certain moment je me suis dit « je ne vais pas faire des chats

en peinture », je trouvais ça complètement absurde. Le premier tableau que j'ai montré au Musée Bourdelle était un effacement d'un tableau qui était resté dans l'atelier depuis 1992 ; je l'ai barbouillé au sens propre, cela m'a donné une empathie formidable avec la peinture. Après s'est posé le problème de tout peindre : quand vous effacez, vous reconstituez nécessairement d'autres figures. Même si elles ont

servi à effacer, ces figures se mettent à devenir des carrés, des traces, des traits, de plus ou moins grande largeur ou matière. Je me suis donc occupé de ces problèmes, car, en art, il y a une question de vases communicants : à partir du moment où j'ai décidé de descendre dans le niveau d'humour en faisant disparaître les chats, il fallait que je remonte l'intérêt par la pictorialité. C'était ça mon abstraction finalement.

**Les chats ont réapparu dans votre nouveau travail. Qu'est-ce qui a motivé ce retour ?**

Depuis un an, mon abstraction tournait au décoratif, n'avait plus son usage, celui de la projection humaine que je crois essentielle dans une œuvre d'art. Et curieusement je réutilise cet instrument [les chats], en effet. Ils sont beaucoup moins « bande dessinée », ils se « picturalisent », du point de vue de la tête. Je ne parle pas des corps qui, eux, ont presque tendance au contraire à se dissoudre dans le paysage. Je veux à nouveau attirer l'attention du spectateur sur les postures, la façon dont mes concitoyens se meuvent dans la rue ou sur ces lieux encore plus étranges que sont les bords de l'eau ; la plage est ainsi un intermédiaire, une lisière fantastique qui convoque un imaginaire. Ces chats sont en train de se dissoudre, mais pas du tout comme il y a huit ans pour disparaître définitivement, enfouis sous un désir d'abstraction. Ils sont là au contraire pour se réinstaurer en tant qu'êtres humains, en tant que chair. Et la gestion « humoristique » est tout à fait différente.

**Dans ces tranches de vie que vous nous donnez à voir, presque tout tourne autour du couple ou de la rencontre. Cette question-là est-**

**elle pour vous un fait saillant de la société d'aujourd'hui ?**

Oui je crois, c'est la question de montrer des personnages... J'ai « fait » pas mal de couples aussi auparavant. Dans ma première exposition, il y a vingt-cinq ans, il y avait un couple dont les deux personnages déjà étaient bien éloignés [l'un de l'autre] sur le socle et donnaient l'impression qu'ils ne pouvaient pas trop communiquer en dehors de la robe qui les rassemblait. Il y a de cela là-dedans, même pour ceux qui s'étreignent ce n'est pas vraiment une étreinte. J'aime bien que [mes personnages] soient des urbains, classe moyenne, cultivés, qui souvent ont des attitudes triviales. Il y a les gens avec chien et les gens sans chien, qui ne peuvent pas communiquer. Vous ne direz jamais « vous êtes idiot avec votre chien », vous acceptez cette chose. La part « citoyenneté » de mon travail a toujours été très présente.

Propos recueillis par F. B.

**ALAIN SÉCHAS**, jusqu'au 17 octobre, galerie Laurent Godin, 5, rue du Grenier-Saint-Lazare, 75003 Paris, tél. 01 42 71 10 66, [www.laurentgodin.com](http://www.laurentgodin.com), tlj sauf dimanche-lundi 11h-19h.



LIBÉRATION  
25 septembre 2015

Judicaël LAVRADOR

*Le peintre, qui présente à Paris ses dernières créations, revient à son thème de prédilection : la vie de gens ordinaires... à têtes de chat.*

Autant qu'une exposition, c'est une espèce de comédie de peinture en deux parties qu'Alain Séchas présente à la galerie Laurent Godin à Paris. Ses toiles mettent en scène des couples à têtes de chat, aux yeux écarquillés comme des ronds de serviette et aux corps dégingandés finissant leurs vacances à la plage, roulant les serviettes n'importe comment (*Le vent se lève*), s'empêtrant les pattes dans un sable vaseux ou se tenant par la main sans avoir un regard l'un pour l'autre, ni même d'ailleurs pour le coucher de soleil dont les contours impressionnistes, au fond de la toile, laissent tout ce petit monde indifférent. Les vacances ont tourné vinaigre entre mari et femme et les peintures avec. Tou en vibrant de couleurs estivales et s'étourdissant de la lumière des bords de l'océan, elle se plaisent à n'esquisser les motifs qu'hâtivement. Comme s'il y avait des grains de sable dans le pinceau, qu'il était temps de rentrer, de se résoudre à nouveau à promener le chien dans le parc en bas de chez soiaou petit *Matin brumeux*, titre de l'une de ces toiles qui figurent le retour des chats à la ville, retour maussade qui se fait à reculons.

#### **Tendresse.**

Dans ce tableau, le tout premier accroché au seuil de la galerie, le type, silhouette féline en bermuda, n'a pas l'air de savoir ce qu'il fait là. Il a encore une patte qui traîne hors cadre. Il arrive juste et arbore cette mine hébété de l'abruti qui rentre dans le champ au moment où on prend la photo d'une vue splendide sur la ville. Il passait par là, il n'a pas fait exprès. Dans une peinture, ce genre d'accidents n'arrivent bien sûr qu'intentionnellement.

Qu'est-ce que Séchas cherche avec ce chat sidéré de se trouver là, devant un horizon urbain couvert d'une grisaille picturale ? D'abord à étayer sa comédie humaine pleine de tendresse pour les maladroits, besogneux des sentiments. Des gens ordinaires pris dans des situations encombrantes, à qui la peinture n'a jamais accordé trop de place, pas même dans sa veine réaliste, préférant les reléguer dans le wagon de deuxième classe de la caricature ou du dessin de presse. Cependant, à travers ce personnage éberlué (ils ont tous cette expression), l'artiste, à 60 ans, avoue aussi son propre étonnement de revenir à ses chats.

#### **Flâneurs.**

Il y a quatre ans, il s'était engagé à ne plus les représenter, ni en peinture, ni en sculpture. Ils étaient sa marque de fabrique mais c'en était fini de ce peuple grotesque dont les mésaventures faisaient rire comme rarement dans les salles d'expo. L'artiste passa à autre chose, à l'abstraction. C'est de cela dont les chats ne reviennent pas : d'être à nouveau dans le cadre alors qu'ils avaient été remisés au placard par leur créateur. Lequel les en a manifestement sortis parce que cette ambition de la peinture de genre – paysages marins au soleil couchant, vues sur les boulevards parisiens où se bousculent des flâneurs romantiques -, de représenter la vie moderne est passée. Et qu'il vaut mieux figurer cette ombre au tableau, cet été indien de la peinture, qui rit et qui pleure.

Judicaël Lavrador

## Art / Alain Séchas ressort ses griffes

Le peintre, qui présente à Paris ses dernières créations, revient à son thème de prédilection : la vie de gens ordinaires... à têtes de chat.

**A**utant qu'une exposition, c'est une espèce de comédie de peinture en deux parties qu'Alain Séchas présente à la galerie Laurent Godin, à Paris. Ses toiles mettent en scène des couples à têtes de chat, aux yeux écarquillés comme des ronds de serviette et aux corps dégingandés finissant leurs vacances à la plage, roulant les serviettes n'importe comment (le vent se lève), s'empêtrant les pattes dans un sable vaseux ou se tenant par la main sans avoir un regard l'un pour l'autre, ni même d'ailleurs pour le coucher de soleil dont les contours impressionnistes, au fond de la

toile, laissent tout ce petit monde indifférent. Les vacances ont tourné vinaigre entre mari et femme et les peintures avec. Tout en vibrant de couleurs estivales et s'étourdissant de la lumière des bords de l'océan, elles se plaisent à n'esquisser les motifs qu'hâtivement. Comme s'il y avait des grains de sable dans le pinceau, qu'il était temps de rentrer, de se résoudre à nouveau à promener le chien dans le parc en bas de chez soi au petit *Matin brumeux*, titre de l'une de ces toiles qui figurent le retour des chats à la ville, retour-maussade qui se fait à reculons.

**Tendresse.** Dans ce tableau, le tout premier accroché au seuil de la galerie, le type, silhouette féline en bermuda, n'a pas l'air de savoir ce qu'il fait là. Il a encore une patte qui traîne hors cadre. Il arrive juste et arbore cette mine stupéfaite et hébétée de l'abruti qui rentre dans le champ au moment où on prend la photo d'une vue splendide sur la



Coup de vent (2015), Alain Séchas. PHOTO YANN BOHAC

ville. Il passait par là, il n'a pas fait exprès. Dans une peinture, ce genre d'accidents n'arrivent bien sûr qu'intentionnellement. Qu'est-ce que Séchas cherche avec ce chat sidéré de se trouver là, de-

vant un horizon urbain couvert d'une grisaille picturale? D'abord à étayer sa comédie humaine pleine de tendresse pour les maladroits, besogneux des sentiments. Des gens ordinaires pris dans des

situations encombrantes, à qui la peinture n'a jamais accordé trop de place, pas même dans sa veine réaliste, préférant les reléguer dans le wagon de deuxième classe de la caricature ou du dessin de presse. Cependant, à travers ce personnage éberlué (ils ont tous cette expression), l'artiste, à 60 ans, avoue aussi son propre étonnement de revenir à ses chats.

**Flâneurs.** Il y a quatre ans, il s'était engagé à ne plus les représenter, ni en peinture ni en sculpture. Ils étaient sa marque de fabrique mais c'en était fini de ce peuple grotesque dont les mésaventures faisaient rire comme rarement dans les salles d'exposition. L'artiste passa à autre chose, à l'abstraction. C'est de cela dont les chats ne reviennent pas : d'être à nouveau dans le cadre alors qu'ils avaient été remis au placard par leur créateur. Lequel les en a manifestement sortis parce que cette ambition de la peinture de genre - paysages marins au soleil couchant, vues sur les boulevards parisiens où se bousculent des flâneurs romantiques -, de représenter la vie moderne est passée. Et qu'il vaut mieux figurer cette ombre au tableau, cet été indien de la peinture, qui rit et qui pleure.

JUDICAËL LAVRADOR

**ALAIN SÉCHAS** à la galerie Laurent Godin, 5, rue du Grenier Saint-Lazare, 75003. Jusqu'au 17 octobre, Rens. : [www.laurentgodin.com](http://www.laurentgodin.com)

Jean-Marc HUITOREL  
Artpress  
2012

Depuis 2008, l'œuvre d'Alain Séchas est essentiellement constituée de tableaux, d'abord à l'acrylique puis à l'huile. Un renouvellement qui, paradoxalement, confirme la grande homogénéité de son travail.

Untitled 27 est, à ce jour, l'un des tout derniers tableaux d'Alain Séchas. C'est une huile sur toile de 215 sur 135 cm. Les effets visuels et tactiles qu'on associe généralement à l'huile, matière, épaisseur et densité, sont ici évacués au profit d'une légèreté aérienne et comme suspendue, ce qu'il nomme « la négation du poids ». Le fond est constitué d'une série de dégradés vert, violet, orange, d'un diaphane qui rappelle autant Cézanne que les maîtres italiens, qui atteste de la fréquentation assidue des musées. Ailleurs ce sera rouge, bleu, jaune, des couleurs primaires, non pas en référence moderniste, mais plutôt comme revendication de l'artifice, d'une esthétique publicitaire ou du spectre chromatique des computers qui constituent une part de notre environnement visuel. Sur cette surface, et comme structurant la toile vers son milieu, un double geste de brosse, entre effleurement et réel appui, deux traits entrelacés, plus ou moins chargés de vert ; l'un, sorte de serpent qui surgit de la droite, du hors champ droit, et dont la tête, après avoir lésé le haut du tableau, plonge sans crier gare vers sa base.

Untitled 25, de la même manière, inscrit un geste de brosse sur un fond également travaillé à la limite de la transparence. Dans celui-ci, le trait rose, comme une vague d'Hokusai, semble jeter vers le ciel les barques qui s'y agrippent. La référence au grand Japonais comme à son compatriote Hiroshige s'impose naturellement ici tant Séchas est imprégné de cet art de l'estampe, tant il s'en souvient dans la rapidité de son geste comme dans le parfait étallement des fonds, ses « fonds spéciaux » sur lesquels, outre les traits amples, surgissent brusquement de véritables lags, éclaboussures tonitruantes et spectaculaires plutôt que ce que les peintres appellent la matière. C'est une nouvelle règle du jeu que se fixe l'artiste, qui toutefois procède de la même tension que celle qui habitait ses dessins et ses sculptures : le rapport paradoxal entre élégance et geste rageur.

#### Le petit chat est mort

Untitled 14 présente les mêmes caractéristiques que les précédents. Il apparaît cependant plus structuré, comme construit, et le trait vert qui en organise l'inscription flirte franchement avec la figure. Il me rappelle un dessin mural à l'acrylique de 1987, L'Homme coupé en deux ou La scie, à ceci près que dans Untitled 14, c'est le trait de couleur qui fait office de scie. Il m'évoque aussi certaines sculptures parmi les dernières qu'a conçues l'artiste, Platée par exemple qui remporta récemment un franc succès, installée dans la serre du Jardin des Plantes à Paris. Or il se trouve que Platée, où des regardeurs aveuglés persistent à voir un chat alors qu'il s'agit d'une ravissante marianne, figurait dans Ardoises Magiques, une exposition cruciale de l'artiste à la galerie Chantal Crousel en 2006. S'y trouvait également la série Foggy Days, magnifique ensemble de petites peintures sur papier, crépusculaires, où la figure, à mesure que les histoires se dissipaient, s'effaçait dans la picturalité blanc gris de l'acrylique. Et dès lors, comme Agnès, on pouvait dire : « Le petit chat est mort ». Mort en effet cet emblème de l'art de Séchas, mais dont on oublie trop souvent qu'il n'occupa jamais qu'une petite dizaine d'années de son travail, ce chat si humain par lequel l'artiste figura son rapport au monde, son regard sur les choses et, d'une certaine manière, son trait. Car ce qui constitue le ciment profond de cette œuvre aussi variée qu'homogène, c'est bien le trait dans son surgissement, ce trait-figure qui a pris les formes les plus diverses, épousé tous les supports imaginables : le dessin, la peinture, dès les années 80, l'assemblage, le néon, la sculpture (fixe ou à mécanisme), le film d'animation... Mais ce qui trouble le spectateur, c'est la passion avec laquelle l'artiste expérimente chaque technique, chaque support et qui n'a d'équivalent que son refus de s'y laisser assigner. C'est ainsi qu'il peut affirmer qu'il n'a jamais été sculpteur en ceci qu'il a produit des œuvres tridimensionnelles, des dessins en volume comme il aime à le dire, mais sans s'inscrire dans l'histoire de la sculpture ; et qu'aujourd'hui, nonobstant la pratique exclusive de la peinture, son engagement complet dans l'exploration de la surface et de la couleur, il n'est pas peintre en ce sens qu'il ne prétend en aucune façon épouser l'histoire de la peinture et ses enjeux.

### **Manière compulsive**

En 2008 au musée Bourdelle, Alain Séchas présente Centaure Mourant 2.0, sa dernière sculpture mécanique, un chef-d'œuvre qui métaphorise brillamment la fin d'un cycle sous la forme d'une réplique du Centaure du maître des lieux qui se désarticule dans un mouvement de chute avant de reprendre son auguste position sur socle. Parallèlement il y montre plusieurs séries de dessins et de peintures « abstraites ». Si dans Critérium (36 dessins à la mine de plomb sur papier, 42 x 56cm), on voyait encore passer quelques souvenirs de figuration, l'effet visuel dominant relevait déjà de l'abstraction. Toutefois, à y regarder de près, c'est à une logique très proche des dessins de 2003 réunis sous le titre Café Noir, dans lesquels l'ordonnance serrée du noir et du blanc happait la singularité des sujets et des objets, que cet ensemble se réfère : une manière compulsive, fiévreuse de remplir l'espace, d'en saturer la surface afin que l'anecdote des figures ou des motifs disparaisse sous le seul effet de l'énergie et du saisissement.

En 2009 eurent lieu deux expositions marquées par la production de grandes acryliques sur papier marouflées sur toile : l'une au Mamco (Genève) et l'autre à la galerie Chantal Crousel (Paris). La touche y est morcelée et l'organisation progressivement plus verticale. Très différents les uns des autres, ces grands tableaux au fin lisé blanc présentent cependant un aspect assez paradoxal, caractérisé par une tension contradictoire : d'un côté la surface est somptueusement remplie d'une évidence colorée, de l'autre on remarque que la forme provient d'un geste d'effacement, comme si l'on avait essuyé autant qu'on avait peint ! Comme si on avait cherché là à refouler le dessin et précisément cette allure de chat qu'il avait si souvent revêtu. Mais cependant, derrière la prééminence volontaire du geste, on voit poindre des lignes de structuration relevant directement du dessin (à moins que les dessins, déjà, n'aient relevé d'une logique picturale). Ainsi une acrylique légèrement antérieure à ces expositions, Porte d'Italie (2008), laisse clairement paraître l'organisation spatiale de la farneuse sérigraphie Peace, Love (1999). La surface peinte devient alors ce ring où convergent dans une même réalité visuelle tout un processus d'interrogation et d'affirmation, de nature foncièrement performative.

### **Images tranchantes**

Parmi les acryliques exposées en 2009 chez Chantal Crousel se trouvait Herbes flottantes, peinte la même année. Si on peut lui appliquer la plupart des remarques précédentes, on notera toutefois que le fond s'y affirme en tant que tel, sans doute pour permettre au motif d'avancer vers l'œil, l'un l'autre se dissociant comme c'était le cas dans les « sculptures avec tableau », comme Grosse Bêtise (2003) ou La Monitrice (2004). En cela elle anticipe le passage à l'huile, une peinture qui, avec l'abandon des titres, entame aujourd'hui sa phase de dégraissage, de rétraction du trait qui est la marque des sculptures par lesquelles on l'a longtemps identifié. Ce resserrement est devenu possible aussi par le relatif abandon (c'était l'une des fonctions de l'effacement) de cet humour décapant qui caractérisait l'artiste au profit d'une œuvre sans prétexte, toute concentrée sur ce qui est depuis toujours le propos d'Alain Séchas : produire des images franches qui, jouant constamment sur l'effet de sidération, nous saisissent au premier degré ; de vraies images publiques qui ne réclament aucun savoir préalable, qui s'adressent directement à l'intelligence du regard qui les appréhende ; des images peintes, aussi mordantes, aussi tranchantes que ses dessins et ses sculptures. Car c'est dans la droite ligne des sculptures et des dessins qu'il convient à présent d'inscrire ses peintures récentes qui témoignent d'une exceptionnelle liberté, signe de la maturité d'une œuvre qui, en mouvement perpétuel, a toujours refusé de stationner là où on l'attendait.

---

## POURPRE D'ALIZARINE ET ROSE DE QUINACRIDONE

### - Interview d'Alain Séchas

Conversation avec l'artiste qui a réalisé *Monument pour Jacques Lacan*, une œuvre commanditée par l'ACF-BFC à l'occasion du centenaire de la naissance de Lacan, en 2001. L'occasion d'une association libre sur cette sculpture-hommage et d'une évocation sur l'évolution de son art.

**La Lettre mensuelle :** Tu as réalisé un *Monument pour Jacques Lacan*. C'est une lecture du couple contemporain, qui se croise sans se voir.

**Alain Séchas :** C'est agréable une commande, cela délivre d'un sujet à imaginer comme un thème religieux autrefois.

Le *Monument pour Jacques Lacan*, placé sur son socle très stable, pourrait donner l'idée d'une sculpture mi-classique mi-surréaliste. Le terme monument, dans le titre, est paradoxal car l'œuvre est de taille moyenne et, mobile, destinée à circuler aisément.

Plutôt que d'ironie ou de second degré par rapport à la sculpture classique, il s'agissait simplement d'un hommage.

Pour ne rien te cacher, je me suis souvent activement de l'Apollon et Daphné du Bernin à la Villa Borghèse. Sublime œuvre de jeunesse dont il a toujours parlé comme de sa pièce la plus accomplie. Course latérale, éperdue hallucination; la métamorphose devenant réelle sous nos yeux grâce au tour de magie technique, comme un arrêt sur image dans la blancheur du marbre, d'autant plus érotique.

Plus tard, j'ai vu Apollon amoureux de Daphné du Poussin au Louvre. Comme pour Le Bernin, c'est Apollon malheureux en amour. Son dernier tableau non-fini. Nostalgie absolue évoquée par le regard d'Apollon sur Daphné traversant le format horizontal. Le plus beau tableau du monde (affleusement mal accroché dans l'ombre!) avec l'Artemis du Titien de la National Gallery. Tableaux de vieux maîtres tremblants et à moitié aveugles. J'ai toujours aimé l'art des musées. Et puis Cézanne... Mais je m'égarer, on parlera

tableaux un peu plus tard!

En tout cas chez ceux-là, j'aime leur rendu de l'air et de fait, rendre la couleur de l'air a toujours été mon désir en art, sensibiliser l'air qui nous entoure aussi bien devant un tableau qu'autour d'une sculpture.

Le Lacan, c'est l'instant arrêté d'un croisement de deux personnages à tête de chat. En courant, elle passe à travers lui comme sous une arche. Ses yeux fermés montrent qu'elle ne s'en aperçoit même pas, ou qu'elle s'en fiche, ou qu'elle rêve. Son regard éberlué à lui, montre surprise ou déjà lassitude. Lui est une sorte de culbuto, interdit et sans réaction, elle, une flèche souple. Cette sculpture, vue de loin, aurait quelque chose d'un peu mécanique comme une sorte de pompe à eau... Deux silhouettes se fondant dans une sculpture « presque abstraite ». C'était peut-être pour moi le début des derniers chats.

À l'époque, j'ai pensé que cela pouvait parler de Lacan. En tout cas, cette œuvre semble marcher publiquement, on me parle moins des chats, peut-être parce qu'il y a Lacan dans le titre.

Il y a beaucoup d'exemples de passe-murailles et de fantômes en tout genre. Je me souviens, gamin, d'une bande dessinée (pocket) un peu stupide, *Tartine*, une petite grand-mère qui traversait les murs en les brisant. Ne plus circuler à angle droit, un pur plaisir de déplacement, quelle liberté!

**L. M. :** Les sculptures de ce moment étaient figuratives, mais la figure semblait servir un humour féroce.

**A. S. :** Comment travailler avec l'image

de l'homme sans s'emparer de la catégorie humour ? Il s'agira pour moi, non d'une ironie distanciée, typique de notre modernité, mais simplement de l'humour de la figure surgissant au monde et se projetant sur nous dans un mouvement suspendu.

J'ai commencé mon travail dans la situation paradoxale du professeur/artiste. Et donc, peut-être, ai-je eu envie de critiquer la position de l'artiste, son arrogance, sa distance vis-à-vis du monde, son point de vue surplombant. Je l'ai donc mis en scène, toujours un peu piteux, en équilibre instable. Il n'était pas aisé de conjuguer art et humour. C'est un peu comme sexe (dans le sens d'amour charnel) et rire, m'a fait remarquer un ami critique Jean-Marc Huitorel<sup>1</sup>.

Pour moi, l'humour a été un matériau au même titre que l'encre de Chine ou le polyester (voir, par exemple, le dessin *Chérie, la télé fuit encore*, où le lapis d'encre coule étrangement).

La vision de ces scènes est souvent décevante. C'est la conjonction du matériau (banal) et de l'histoire (triviale) qui fait grincer des dents. On est pris à son propre regard comme fasciné. Le dessin est raffiné sur des sujets qui confinent à la bêtise du quotidien (qui n'est pas pour autant l'inquiétante étrangeté).

Loin de moi le mépris et le cynisme, ou une quelconque préoccupation sociale moralisante. C'est un peu comme au cinéma, un redoublement de négatif. Moins par moins égal plus ! Il y a toujours ce double mouvement : amenuiser d'un côté pour magnifier de l'autre. À la fin, ce n'est pas forcément « drôle » mais peut-être joyeux et partageable.

**L. M. :** *L'exposition *The Deer met* en scène le virage de ton œuvre. Alors que dis-tu de cette disparition de l'image ?*

**A. S. :** Cela fait déjà un moment, à partir d'une exposition en 2008 au Musée Bourdelle à Paris, que j'ai enlevé les éléments « figuratifs » de mes images, et donc, plus de « chats » et leur potentiel humoristique. J'avais l'impression d'avoir fait le tour de la question ; j'avais envie à nouveau d'un travail sans dessin préalable, à l'échelle un, renouant peut-être avec mes toutes premières œuvres.

Et quoi de mieux, à mon avis, que des tableaux, de la peinture, et une gestuelle pour aller dans ce sens. Bien sûr, je n'allais pas faire des chats en peinture !

Il m'a fallu une période intermédiaire passant par une sorte d'effacement. Bien sûr, le changement formel a pu sembler radical. Avant les tableaux à l'huile actuels<sup>2</sup>, il y a eu tout un ensemble de peintures acryliques sur papier maroullé sur toile où les « gestes colorés », plutôt sectionnés, semblaient s'effacer l'un l'autre. Puis les premières huiles où le « fond » s'est fait plus présent et les gestes moins « morcelés ». En unifiant de plus en plus, je veux m'éloigner de tout « paysage moral » avec des tableaux riches en peinture même s'il n'y a plus de « figures » porteuses de sentiments communs, ires et émotions courantes, ire jaune, humour noir ou angoisse qui s'élèvent, nous emportent avec tout ce sacré poids des éléments de la « peinture », tout ce fardeau historique. Mon mouvement a toujours été celui de l'allègement, de la réantisation.

Je pense que nous avons un lien avec les tableaux. Ils sont devant nous comme des personnages silencieux. À moins de leur tourner le dos, on ne peut pas y échapper, et encore leur souvenir nous poursuit et nous faisons travailler notre mémoire et résolvons notre malaise en en parlant avec d'autres ou en lisant des textes. Je fais en sorte que l'humour et le pouvoir de sidération de ces images restent intacts grâce au geste/couleur.

Comme je me suis emparé de corps souples d'hommes-chats au visage mutique ou de martiennes accortées et soufiantes, aux actions spiralées, stoppées net de façon drôlatique ou émouvante, je m'empare des châssis verticaux, des couleurs à l'huile, des brosses, des gestes.

Des gestes très unifiants à la dimension du tableau viennent se projeter sur un fond travaillé plus ou moins en dégradé (pour caricatures, des tags sur un fond d'écran mouvant...) et pour parler l'Action Painting, des sortes de *brushstroke* sur des sortes de *colorfield*. Je pense que ces nouveaux personnages abstraits sont tout aussi vivants et projectifs que les précédents. Rien de nouveau donc avec l'un ou l'autre, ce qui

compte et j'espère très nouveau pour le coup, c'est ce jeu d'incrustation/désincrustation de l'un avec l'autre.

J'ai enlevé le plus possible d'étapes préparatoires, travaillant directement à l'échelle un, plutôt avec des couleurs primaires et du blanc qui les dégradé. Des gestes sinueux exécutés avec des brosses de différentes tailles dont on peut aisément voir le parcours.

Couleurs et gestes racontent une histoire à leur façon - c'est bien ce qui m'intéresse en art, qu'une fois le moment de stupeur passé, on puisse en parler avec son voisin - sans pour autant avoir une quelconque intention figurative. Un pourpre d'alizarine ou un rose de quinacridone est tout aussi excitant optiquement qu'un chat sadomasochiste disons ! Car ni ce chat, ni ce rose, vous ne l'aviez vu avant. À voir !

**L. M. :** *Quelles inflexions ont produit tes voyages au Japon ?*

**A. S. :** Au Japon, j'ai ressenti une curieuse sensation conjuguée de proche et de lointain. Tout est nouveau et tout est familier ! Tout semble « plus » !... Plus beau précisément. Belle, une tasse en terre cuite, sans aucun décor, trésor national, rigoureusement semblable à n'importe quelle tasse de restaurant pour nos yeux d'occidentaux, seule dans une immense vitrine, au Musée national de Tokyo.

Un rêve qu'on a souvent fait, préparé par le japonisme de toujours, par l'art de l'ukiyo-e (images du monde flottant), par les films de Mizoguchi, d'Ozu, par un certain Empire des signes.

Après coup, je regarde les estampes de Hiroshige et j'aime ses formats en hauteur, ses lumières colorées en dégradé, les anecdotes vaguement ridicules (les crottes entre les énormes pattes du cheval au premier plan).

**L. M. :** *La musique dans ta création ?*

**A. S. :** J'ai utilisé des musiques dans la plupart de mes œuvres électromécaniques. Elles faisaient corps avec l'œuvre, plutôt dans un sens narratif, non comme un simple

son d'ambiance (la pièce pour piano de Morton Feldman avec *Les Sornambules* ou Sciarrino et Cage avec *Jurassic Park II...*). Par exemple, cette idée d'amener un son percussif de piano préparé, complexe, à l'imitation du bruit d'une bête sauvage dans la forêt, fait soudain fusionner le noble et le vulgaire.

J'ai fait des petits films d'animation, très rythmiques, avec des choix musicaux sortis de ma discothèque comme d'une palette; rêveries autour des correspondances (des Mousquetaires en allumettes s'escrimant sur le *Fandango* de Padre Soler, Scott Ross au clavecin). Chaque petit film durait le temps du morceau; de la sculpture musicale animée.

Ça ne voulait rien dire, sinon le désir de mettre nos sens en éveil. Le transport musical me ralentit, m'apaise, me donne confiance. Flûte et tambour japonais m'émeuvent aux larmes.

1. Artpress a publié en décembre 2011 un fort bon article de Philippe Forest sur Lacan, puis en janvier 2012, un grand entretien d'Alain Séchas avec J.-M. Hutozel.

2. Une sélection est présentée à la très belle exposition *We Were* au Consulat à Dijon, jusqu'en mai 2012.

## **Frédéric LECLAIR**

2009

ARTE

Célébré pour son chat, exutoire de cet esprit corrosif et cinglant, Alain Séchas est avant tout intéressé par des questions de forme, d'équilibre et de couleur. Entre abstraction, onirisme et réalisme critique, Alain Séchas intrigue et pousse le spectateur à la confrontation, à une interrogation sur sa position, tout en nous proposant une réflexion humoristique sur la vie quotidienne.

Alain Séchas nous explique aussi l'importance pour lui du dessin et du texte, qui sont là pour « réautoriser la parole ». Pour cela tous les outils sont bons, le dessin noir et blanc au même titre que la vidéo d'animation ou qu'un travail important sur le son, en passant aussi bien par des installations simples que par des expositions spectacles comme Jurassic Pork II.

Grâce à Patrick Javault, critique d'art et ami de l'artiste, nous pénétrons dans son univers et découvrons, tout au long de leur discussion, un personnage calme qui, loin de son insolence exposée, reste sérieux et observateur, précis avec ses collaborateurs et pointu dans ses remarques. Il nous dévoile ici ses doutes et la nouvelle orientation qu'il donne à son travail. Serait-ce la fin des chats ? Alain Séchas cherche encore.



## Alain Séchas, *□arouflette*

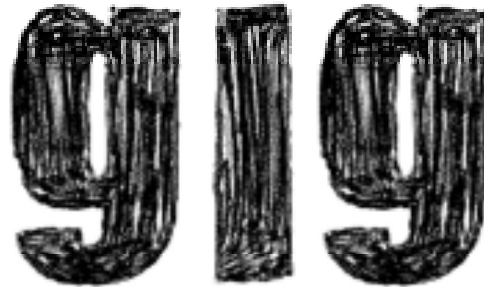
La marouflette est une spécialité culinaire du Nord de la France qui a pour ingrédient principal le maroilles, célèbre fromage qui fait le délice des gastronomes. C'est aussi le nom du racloir de caoutchouc qu'utilise le tapissier pour lisser le papier peint. C'est encore, dans le cas présent, un néologisme inspiré, de l'artiste français Alain Séchas pour qualifier la série de peintures entreprises depuis plus d'une année maintenant, dans le cadre de sa « reconversion » ou plutôt renaissance artistique. Le mot dérive de maroufle, sorte de colle forte tenace qui a donné le verbe technique maroufler - soit coller à la colle forte sur un support - ainsi que son substantif marouflage. Au début du XVIIe siècle - cela n'étonnera pas les familiers de l'artiste - le terme maroufle s'utilisait pour désigner le chat. Le traiter de « gros maroufle » était une plaisanterie consistant en un jeu de mots sur chat et chas, du nom d'une colle de farine servant précisément à maroufler.

Un chat, comme chacun sait, retombe toujours sur ses pattes, un Sé-chas aussi. Pour qui ne le connaît pas, A. Séchas a, depuis 1997, lié son destin et son œuvre aux figures félines, dessinées, gravées, sculptées, « néonisées » qui l'ont rendu célèbre alors même qu'il leur donnait vie pour pointer, avec une ironie non dénuée de justesse, les errances existentielles de l'Homme moderne. Avec les « marouflettes », A. Séchas opte pour une œuvre programmatique d'un tout autre genre, celui d'une peinture exempte d'anecdote et de bon mot, qui tient à distance figuration et récit, sans se dessaisir pour autant de la vitalité des œuvres précédentes. Réalisées à l'acrylique sur papier maroufflé sur toile, elles paraissent emprunter au *all-over* des Nymphéas de Monet ou au *dripping* de Pollock leur absence de focale. À Joan Mitchell, ses vibrations colorées, à Richter ses transparences, à la peinture chinoise traditionnelle son exécution rapide, sans repentir, qui rend vaine toute velléité de réussite ou d'échec. Une peinture qui serait comme le croisement « d'une rigueur constructive à la Klee et d'une colère à la Grosz ». Abstraites, lyriques, expressionnistes, elles ne relèvent ni du manifeste, ni du plagiat. Ce sont des peintures « après-coup » qui ne revendiquent rien, sinon l'affirmation de la couleur retrouvée et le plaisir d'une exécution sans délai ni délégation, sans grandiloquence ni mission, juste peut-être l'illusion du retour à un âge d'or de la peinture et à son ingénuité première.

À plus de cinquante ans, à rebours des attentes du public, A. Séchas relance son œuvre, s'engageant dans la voie du risque et des retournements de style dans le sillage de Picabia, Duchamp, Morley...

Alain Séchas est né en 1955 à Colombes, il vit à Paris

[www.alainsechas.com](http://www.alainsechas.com)



## Contact

Laurent Godin

[laurent@laurentgodin.com](mailto:laurent@laurentgodin.com)

Lara Blandry

[lara@laurentgodin.com](mailto:lara@laurentgodin.com)